

Après neuf mois passés à El Gor, mon capitaine m'a demandé de retourner au village principal, Tirman, où étaient basés six canons, soit une batterie entière, et cent-cinquante artilleurs. Ce village, composé d'habitations « en dur » et comptant même une église, était entouré de grandes fermes, dotées d'engins agricoles, appartenant à des familles d'origine espagnole.

J'occupais une chambre dans une maison que je partageais avec trois autres copains. C'est là que j'ai rencontré Robert Launay, devenu un ami, avec lequel je suis plus tard resté en relation. Je suis même allé à son mariage en 1962 à Denain. Fils d'un mineur du Nord de la France, il avait fait des études supérieures. A Tirman, il était responsable de toute la Transmission dans l'organisation militaire de notre groupe. Comme moi, il avait le grade de Maréchal des logis. Nous prenions nos repas ensemble, avec les officiers, au mess (la cantine militaire des officiers), alors que les hommes de troupes mangeaient dans un autre réfectoire. Les repas étaient préparés par des cuisiniers militaires.

Nous partions quelques fois plusieurs jours, voire une bonne semaine, et couchions, selon les possibilités, dans des tentes ou à même le sol, sous les camions. Notre objectif était de supprimer les fellaghas nichés dans des caches ou des rochers... Dès qu'ils étaient repérés, en particulier par des avions de reconnaissance, nous devions tirer au canon pour les déloger, avant que n'interviennent les fantassins au sol, pour les neutraliser.

Mon rôle consistait, en liaison avec l'aviation, à déterminer, avec le plus de précision possible, la localisation des lieux à bombarder et à régler les tirs d'artillerie en conséquence. Les six canons étaient postés côte à côte. Avec les lunettes de réglage, nous devions répertorier le terrain sur lequel envoyer les obus. C'était un travail, méthodique et technique, assez compliqué, que j'avais appris à l'école d'artillerie. J'utilisais des instruments d'optique et de relevé topographique. En général, j'étais chargé d'effectuer ces réglages car j'étais le plus compétent en la matière. Nous tirions trois à quatre fois six obus, ce qui impressionnait nos adversaires et faisait des dégâts. Parfois il fallait modifier le tir, trop imprécis, et ainsi plusieurs fois de suite, en fonction des injonctions du ou des pilotes d'avions. En même temps que nous, des fantassins partaient en groupe de dix/quinze pour essayer d'entourer ces rebelles et de les éliminer.

Entre deux opérations, nous restions parfois dix jours sans rien faire. Alors on s'ennuyait. Nous jouions au bridge ou discussions. De temps en temps, nous allions autour des terrains des agriculteurs pour sécuriser leur travail de moisson car ils avaient peur d'être attaqués par des fellaghas. Ces propriétaires terriens étaient des pieds noirs (des blancs d'origine étrangère) et étaient donc menacés par les rebelles.

Même si je n'ai pas connu d'événement tragique ni de grand danger, je me souviens que nous avions toujours notre pistolet mitrailleur, le P.M., à portée de main, même dans notre chambre. Nous avions la crainte que les fellaghas viennent la nuit et poussent les villageois musulmans à se révolter et à nous attaquer. Il fallait rester vigilant.

Malgré le calme relatif autour du village, il y avait des miradors, avec des soldats pour surveiller constamment les alentours du village retranché... Pour ma part, je ne montais pas la garde mais il m'arrivait d'être chargé de gérer les miradors pendant deux jours et de surveiller les soldats qui se relayaient toutes les deux heures.

Lorsque j'étais à Tirman, il m'est arrivé de me rendre à Siddi bel Abbès. C'était une ville de la taille de Villefranche-sur-Saône à peu près, où se trouvait une grande caserne de la Légion

étrangère. Nous nous y rendions car il y avait un grand bazar à la Légion. J'ai pu y acheter une montre ainsi qu'un petit transistor pour écouter la radio.

Une fois, j'ai passé un week-end à Oran. J'étais en permission et j'y ai retrouvé mon ami Jean, posté à Mostaganem. Une autre fois, j'ai eu une permission plus longue pendant laquelle je suis rentré en France. J'ai pu passer quinze jours en famille à la campagne.

À cette époque, chacun faisait la lessive de son linge. Nous mettions de l'eau dans nos casques puis les faisons chauffer au-dessus d'un feu. Une fois lavé, nous pouvions étendre le linge sur une corde tendue à l'extérieur.

Ma mère m'envoyait des colis, avec du chocolat et des sucreries. Je mangeais à ma faim mais la nourriture de l'armée n'était vraiment pas terrible. À El Gor, nous disposions surtout de boîtes de conserve américaines. Nous avons d'ailleurs énormément bénéficié de la nourriture et du matériel d'armement américain (canons 105 par exemple) ; les surplus et restes de la seconde guerre mondiale que la France avait dû leur racheter.

À Tirman, la nourriture était déjà bien meilleure, avec de la viande fraîche et beaucoup d'œufs. D'ailleurs, j'ai mangé tellement d'œufs en Algérie qu'après la guerre, je n'ai pas pu en avaler un seul pendant trois ans !

Au total, j'ai passé près de deux ans en Algérie car je suis rentré en France en janvier 1960. Normalement, le service militaire ne devait durer que 18 mois mais à cause de la guerre, nous étions « maintenus » par nécessité. Cela permettait d'être payé le double durant la période de maintien.

Après mon départ, les problèmes sont devenus encore plus importants en Algérie. Certains parlaient de l'Algérie française, d'autres d'autodétermination. Les années 60, 61 et 62 ont été les plus terribles car l'armée française ne savait plus si elle devait encore défendre les français d'Algérie ou accepter l'indépendance.